

**Théophile KOUAMOUO**

## **La France que je combats**

**Itinéraire intellectuel et personnel**

**L'Harmattan**

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

FRANCE

**L'Harmattan Hongrie**

Könyvesbolt  
Kossuth L. u. 14-16  
1053 Budapest

**Espace L'Harmattan Kinshasa**

Fac. des Sc. Sociales, Pol. et Adm. ;  
BP243, KIN XI  
Université de Kinshasa – RDC

**L'Harmattan Italia**

Via Degli Artisti, 15  
10124 Torino  
ITALIE

**L'Harmattan Burkina Faso**

1200 logements villa 96  
12B2260  
Ouagadougou 12

1<sup>ère</sup> édition, Le courrier d'Abidjan, 2005

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

© L'Harmattan, 2006  
ISBN : 2-296-00301-X  
EAN : 9782296003019

A ma fille Péguy Mickaëlla – “mon unique désir sera de t’offrir une vie idéale, sans peines et sans larmes” – ; à sa mère Elvire Diane ; à ses grands-mères Lucienne et Marie-Louise...

A Mustel, le fils que Dieu m’a donné, *“fortifie-toi et prends courage”*...

A ma petite famille abidjanaise, entre 3è, 8è, Attoban, MAPE et ENSEA...

A Sylvestre Konin et Isaac Tapé, mes extrémistes préférés...

A la jeunesse africaine que la Françafrique assassine, devant l’Hôtel Ivoire à Abidjan; dans les rues de Bê, au Togo ; à l’Université de Buéa, au Cameroun...



*“Ainsi parle l'Éternel: Nous entendons des cris d'effroi; C'est l'épouvante, ce n'est pas la paix.*

*Informez-vous, et regardez si un mâle enfante! Pourquoi vois-je tous les hommes les mains sur leurs reins, Comme une femme en travail? Pourquoi tous les visages sont-ils devenus pâles?*

*Malheur! Car ce jour est grand; Il n'y en a point eu de semblable. C'est un temps d'angoisse pour Jacob; Mais il en sera délivré.*

*En ce jour-là, dit l'Éternel des armées, Je briserai son joug de dessus ton cou, Je romprai tes liens, Et des étrangers ne t'assujettiront plus. (...) Ainsi parle l'Éternel: Ta blessure est grave, Ta plaie est douloureuse.*

*Nul ne défend ta cause, pour bander ta plaie; Tu n'as ni remède, ni moyen de guérison.*

*Tous ceux qui t'aimaient t'oublient, Aucun ne prend souci de toi; Car je t'ai frappée comme frappe un ennemi, Je t'ai châtiée avec violence,*

*A cause de la multitude de tes iniquités, Du grand nombre de tes péchés.*

*Pourquoi te plaindre de ta blessure, De la douleur que cause ton mal ? C'est à cause de la multitude de tes iniquités, Du grand nombre de tes péchés, Que je t'ai fait souffrir ces choses. Cependant, tous ceux qui te dévorent seront dévorés, Et tous tes ennemis, tous, iront en captivité; Ceux qui te dépouillent seront dépouillés, Et j'abandonnerai au pillage tous ceux qui te pillent.*

*Mais je te guérirai, je panserai tes plaies, Dit l'Éternel. Car ils t'appellent la repoussée, Cette Sion dont nul ne prend souci”.*

**Jérémie 30**



# Le train

Il est des paroles qui choquent. Il est des paroles qui font réfléchir. Il est des paroles qui instruisent. Il est aussi des paroles qui nous réveillent d'un trop long sommeil, nous font nous rendre compte que le train est déjà en marche, et qu'il n'y a plus que deux réflexes possibles : courir pour le rattraper, ou le laisser s'en aller. Le livre de Théophile Kouamouo est cette parole vive qui nous réveille, nous lecteurs endormis à la gare, pour nous dire que le train de l'histoire africaine s'est déjà mis en branle ; pour donc nous mettre devant notre choix historique : rattraper le train, ou le laisser s'en aller. Il est des paroles qui sont des adresses, car ce livre-ci devrait surtout réveiller la classe politique française, et encore plus les journalistes français qui traitent de l'Afrique trop souvent au bord de piscines de l'infamie, pour leur dire qu'ils risquent de rater le train de l'histoire africaine qui passe. Le livre, j'ai dit ? Non, ceci n'est pas un livre : Théo n'a pas encore besoin d'écrire un livre. C'est un poligramme qu'il a écrit, le poligramme d'un Africain qui vit, court, travaille, aime, s'indigne, hurle, rit, pleure, comme savent le faire les hommes ; qui en disant « *je* » au travers des tumultes de l'histoire africaine, affirme sa dignité ; la dignité d'un homme de 28 ans, comme il est des centaines, des milliers, oui, des millions sur le continent africain ; qui dit le naturel, l'évidence de sa conscience d'être indépendant. Un homme jeune donc, comme il est des millions qui se découvrent dans les rues de nos villes et de nos villages, dans les amphithéâtres de nos universités et dans les classes surchargées de nos écoles, dans les bureaux vides de nos offices et dans les rues de nos pays ; un homme jeune qui ne veut pas voir son avenir bouché par d'anachroniques politiques assassines. Un homme jeune qui parle du cœur de « *ce que pourrait être une rue africaine, nationaliste et réactive* », comme il dit, et qui se rend compte du paradoxe qui veut qu'un tel mouvement d'ensemble de populations

africaines, «Paris ne peut pas le maîtriser, alors que le système économique d'agriculture de subsistance et d'exportation, verrouillé par des Etats incompetents et légué par la Coloniale produit des centaines de milliers de chômeurs assez instruits pour diagnostiquer les sources du mal.»

Un homme jeune qui pourtant nous montre les mouvements d'ensemble de ces populations qui, de manières toutes légitimes, à Madagascar comme au Togo, en Côte d'Ivoire comme au Cameroun, au Niger comme au Sénégal, exigent le respect de leur voix. De leur vote. De leur «je».

Ceci n'est pas un livre, j'ai dit : c'est le poligramme d'une génération, et Théophile Kouamouo, en écrivant ces lignes, en prenant position dans une histoire se faisant, en inscrivant sa conscience de toute évidence dans la largeur de l'Afrique qui est son domaine d'action, journaliste qu'il est, rédacteur en chef, oui, en épousant toutes les pulsations du continent, a la conscience de parler avec la voix de sa génération.

Génération pleine de contradictions, s'il en est, qui comme lui est ouverte sur des histoires diverses, sur des références disparates, génération dé-centrée donc dès sa racine, mais unie dans l'affirmation simple, toujours ; martelée, parfois aussi ; démontrée, quelques fois, oui ; tout comme créée, tel que c'est le cas ici, de sa dignité : de son individualité. De son «je». Le «je» d'un Africain de 28 ans ?, demanderions-nous, nous qui sommes trop habitués à lire les autobiographies ou les témoignages de vieilles femmes ménopausées et de vieillards édentés. A-t-il déjà vécu suffisamment, Théo, pour avoir une vie à raconter ?, dirions-nous encore. Et

voilà, nous aurions oublié que justement, celui qui est le moins écouté dans l'histoire africaine, qui n'est d'ailleurs jamais écouté dans la fameuse «tradition africaine», c'est le jeune, l'Africain jeune, dans un continent dont 50% de la population a moins de 14 ans selon les statistiques des Nations unies, c'est-à-dire donc, dans un continent dont l'histoire est nécessairement faite par les jeunes. Nous, lecteurs, avons donc la chance d'écouter la voix de cet homme jeune qui choque par sa sincérité, par sa précipitation autant que par sa matu-

rité, par sa vigueur autant que par sa naïveté, parfois, mais surtout par son impatience qui fait qu'elle n'attend pas d'avoir la barbe blanche pour se placer au centre de l'histoire de son continent, de sa propre histoire donc, car il sait que c'est lui, et personne d'autre qui la fait ; nous avons, je dis, la chance d'écouter cette voix qui choque par le fait qu'elle n'est pas prudente quand elle cherche dans le cœur de l'Afrique même, dans les mille humiliations que subit le continent, dans le chaos et dans le centre de pays en guerre infinie, aux économies dévaluées, aux foyers plombés, dans les rues de l'humiliation inattendue et de la menace du futur, la référence rassurante du père.

C'est qu'il sait, Théophile Kouamouo, et il le dit ici, qu'une Afrique fière, digne, indépendante, a ses racines dans son cœur même : n'a donc pas honte de son père, même quand celui-ci est humilié, mis aux fers par l'esclavage qu'il croyait aboli, par la colonisation qu'il croyait finie, par les agents de l'immigration qu'il croyait humains, ou par la Françafrique qu'il sait mafieuse.

Lisons donc ces paroles de Théophile Kouamouo, le journaliste, ces lignes de Théo, l'ami, car les deux nous parlent d'une même voix ; écoutons cela qu'il nous dit, car ce n'est pas seulement l'une des voix les plus brillantes, les plus percutantes, et les plus courageuses que le journalisme africain ait produit ; c'est aussi un homme jeune qui dans sa vie même, dans son parcours, dans ses errements et dans la perspicacité de son regard, peut représenter le plus fidèlement ce qui, dans les années à venir, sera une évidence en Afrique, qui l'est d'ailleurs déjà dans bien des pays : la prise de parole d'une génération d'Africains qui vit son indépendance tout simplement comme une évidence. Né en France, revendiquant de droit sa nationalité française ; Camerounais de par ses parents ; Noir dont il découvrira la signification à travers la télévision à Yaoundé, et encore plus, à travers une série américaine, *Racines*, et un personnage, des plus énigmatiques, Kunta Kinté ; adolescent dont la conscience politique s'éveillera avec l'assassinat de Thomas Sankara ; journaliste brillant installé à Abidjan et démissionnaire de *Le Monde*, découvrant pas à pas une profonde sympathie pour la terre ivoirienne ; et même plus,

«patriote», oui, «patriote Africain», comment ne pas s'y perdre ? En même temps, comment ne pas voir dans le disparate de cette personnalité, dans le dé-centré même de cet homme qui, de chapitre en chapitre nous ouvre ses tripes pour mieux crier sa colère, sa révolte, les multiples veines de la génération qui est la mienne ; de cette génération dont les références si différentes, anglaise, française, américaine, chinoise, arabe, sud-africaine, africaine, etc, ne sont pas encore prises au sérieux par le politique, en Afrique même ? Comment ne pas y écouter la parole d'une génération, la nôtre, qui cependant, de toute évidence, ne peut que rejeter en bloc la politique africaine de la France d'aujourd'hui, taillée comme elle est pour des esclaves, cette insulte suprême, comme nous rappelle Théo, faite pour des indigènes, statut qu'abolit pourtant la conférence de Brazzaville en 1944, comme nous disent les livres, mais que défendent curieusement des médias français de grande surface ?

En réalité, les lignes brûlantes de ces pages sont un cri dans les oreilles de la France de Jacques Chirac, pour lui dire que le train de l'histoire africaine est déjà en marche, et que ce sont des Africains jeunes qui le conduisent à Abidjan, à Lomé comme à Yaoundé. Nous sommes chanceux si nous écoutons cette parole, croyez-moi. Nous sommes encore plus chanceux si nous ne ratons pas le train. Malheur à qui ratera le train.

**Patrice Nganang**  
**Grand prix de la littérature d'Afrique noire**

---

# La lettre de démission

---



A la direction du quotidien "Le Monde"

**Objet :** lettre de démission

**Messieurs,**

Je reste perplexe sur la forme que devrait prendre cette lettre et la dénomination de son objet, étant donné que je ne suis pas lié à votre entreprise par contrat, mais que je suis un correspondant certes attiré, mais au statut de pigiste. En tout cas, par la présente, je vous informe de manière irrévocable que je ne voudrais plus écrire pour "*Le Monde*". Je démissionne donc, si l'expression s'y prête.

La première raison de cette décision est l'article paru en ce jour dans "*Le Monde*", intitulé "*Laborieuses tractations pour une trêve en Côte d'Ivoire*", signé de Jean-Pierre Tuquoi et de moi. Je ne me reconnais dans aucune phrase de cet article. J'ai en effet envoyé un papier, synthèse faite avec les informations que j'avais glanées et celles que m'avait envoyées Jean-Pierre, tôt le matin, au journal, en le dictant aux sténos. Il n'a rien à voir avec ce qui a été publié. C'est un pur scandale journalistique, et c'est une honte pour un si grand journal. Je comprends bien que l'article que j'ai envoyé ait pu être incomplet, ou tout simplement mauvais - je n'ai que quatre petites années d'expérience professionnelle - mais il aurait pu être passé à la trappe, et remplacé par un article meilleur que son auteur aurait dû avoir le courage de signer. D'autant plus que cet article prenait des tournures éditorialisantes dont je n'approuve pas, personnellement, les arguments. Je le vis comme un viol intellectuel, en toute humilité, bien sûr.

J'en suis d'autant plus choqué qu'il y a quelques jours, j'avais demandé à Stephen Smith, qui avait rajouté un bout de phra-

se à un de mes articles - affirmant que le général Guéi a été assassiné à son domicile, ce qui est une des nombreuses thèses qui circulent sur ce décès - de ne plus ajouter de choses aussi importantes à mes papiers sans m'en avertir, eu égard au contexte particulièrement délicat dans lequel nous travaillons. La presse et les autorités ivoiriennes nous accusent en effet de prendre parti pour les "mutins", et de dépeindre les loyalistes négativement. J'avais également fait un papier sur le rôle ambigu de l'armée française dans ce conflit, censuré sans que l'on ne m'oppose la moindre raison.

Par ailleurs, l'allure que prend la couverture de cet événement par le vénérable quotidien du soir me permet de moins en moins de le défendre mordicus face aux accusations ivoiriennes. Je ne comprends pas qu'il soit impossible de passer la moindre ligne sur le "*sursaut patriotique*" qu'on peut observer dans la moitié sud du pays, cosmopolite et abritant plus de 75% de la population. Marches quotidiennes et de grande ampleur dans toutes les villes, drapeaux partout, ralliement de tendances politiques opposées, dons de plusieurs dizaines de millions d'euros pour soutenir "*l'effort de guerre*". Rien de tout cela ne mérite visiblement d'être raconté. Et qu'on me permette de douter face aux inévitables dénégations sur "*l'opportunité*" de tels articles dans un contexte d'actualité surchargée. J'ai pris le parti de ne pas y croire. Bref, je considérais comme un grand honneur d'écrire dans un des titres-phares de la planète, et je n'y renonce que les larmes aux yeux. Mais je préfère garder une idée haute du "*Monde*", en échappant à d'éventuelles autres forfaitures dans le cadre d'un conflit qui se complexifie et qu'on tente visiblement de brouiller avec les armes journalistiques les moins conventionnelles.

Pour terminer, je m'épanche quelque peu. Je suis un Africain, d'origine camerounaise. Le Cameroun est un pays qui a connu

une atroce guerre de libération avortée, sévèrement matée par la France, puis le régime qu'elle a porté à bout de bras. Durant toute cette période, le correspondant du "Monde" dans mon pays a accompagné et servi intellectuellement le crime, les procès tronqués d'opposants, les massacres de grande ampleur dans l'Ouest, la région dont je suis originaire. On dit que l'histoire a de la mémoire.

Je ne veux pas assister, quarante ans plus tard et dans un autre pays africain, à un nouveau désastre programmé, dont le scénario diabolique est connu de tous ceux qui réfléchissent depuis belle lurette, et qui se pare, comme d'habitude, des oripeaux de la défense des droits de l'Homme et tutti quanti. Je ne veux pas faire de reportages larmoyants et emplis de bonne conscience sur le futur Front révolutionnaire unifié (RUF) tendance ivoirienne - souvenons-nous des "freedom fighters" de ce mouvement rebelle sierra-leonais, déjà appuyé à l'époque par le Burkina Faso et le Liberia. Je n'ai que 25 ans, une carrière à protéger, mais j'ai également une naïveté et des convictions qui font que je ne peux plus longtemps continuer. J'arrête.

*Avec tous mes sentiments distingués.*

*Théophile Kouamouo*



---

# La décision de Théo

---